

MAD(E) IN ROCK

PRÉQUEL DE PRESQUE À L'ÉTAT SAUVAGE

SOPHIE CAMUS HOGUET

Ce livre est une oeuvre de fiction. Toute référence à des évènements historiques, des comportements de personnes ou des lieux réels serait utilisée de façon fictive. Les autres noms, personnages, lieux et évènements sont issus de l'imagination de l'auteur, et toute ressemblance avec des personnages vivants ou ayant existé serait totalement fortuite.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Crédits

Design de couverture : Hannah-Sternjakob-Design

Corrections du texte : Le Calame du Scribe

Copyright © 2022 Sophie Camus Hoguet

Tous droits réservés.

www.sophiecamushoguet.fr

PLAYLIST

Si tu aimes lire en musique, pour t'immerger dans l'ambiance, voici une playlist qui accompagne ce préquel.

Clique ICI pour la retrouver prête à écouter sur YouTube.

- 1. The Anthem – Good Charlotte
- 2. Sum 41 — In Too Deep
- 3. The Bitch Song – Bowling For Soup
- 4. All I Want – A Day To Remember
- 5. Memory - Sugarcult
- 6. The Kids Aren't Alright – The Offspring

AVANT-PROPOS

Mad(e) in Rock est une nouvelle qui se déroule un mois avant *Presque à l'état Sauvage*. Tu vas découvrir ici le personnage de Maddie Clark, qui sera l'un des personnages principaux du roman.

Bonne lecture !

Sophie Camus Hoguet

*À tous ceux qui se laissent porter par leur feu intérieur,
le plus grand danger serait de l'éteindre.*

*Pour mes enfants afin qu'ils entretiennent leur petite flamme et
pour qu'un jour elle devienne un immense feu de joie.*

Je suis toujours rebelle ! C'est presque un réflexe :
quand on me dit quelque chose, immédiatement,
j'ai envie de dire le contraire.

— SIMONE VEIL

THE ANTHEM – GOOD CHARLOTTE



DANS LA VIE, il y a des choses que l'on fait et dont on se souviendra à tout jamais. C'est précisément l'une d'elles que je m'appête à accomplir. Peut-être pour me prouver à moi-même que j'existe et pour prouver au monde que je l'emmerde.

Mes yeux se figent sur l'impressionnante façade propre à celles de Camden, le quartier le plus éclectique de Londres. Le salon de tatouages jouxte mon fief, le Dark Angel Rock, le bar où travaille Brian mon meilleur ami. À elle seule, l'enseigne représente une putain d'œuvre d'art. Sur un fond noir trône un énorme « *tattoo* » en police gothique surmonté d'un insigne tribal en relief. Deux roses de même taille bordent une baie vitrée centrale. Le nom du salon « Le mal de l'aiguille », orné d'une paire de dés et d'un carré d'as, surplombe le tout et me laisse sceptique. J'hésite entre deux interprétations : soit il annonce clairement la couleur quant à la douleur ressentie, soit il

évoque le besoin qu'ont les gens de se faire encre sur la peau toute la rage qu'ils ressentent à l'intérieur.

En ce mois de décembre, des flocons virevoltent dans les airs. C'est en grimaçant, mais d'un pas sûr, que je pousse la lourde porte du salon.

Bien que je passe tous les jours devant, je n'ai jamais mis les pieds à l'intérieur du studio. En une fraction de seconde, je m'engouffre dans une faille temporelle et me retrouve une quarantaine d'années en arrière. Le sol est recouvert d'un carrelage vintage à damier et une faïence noire vernie, de type métro, orne les murs. De nombreux tableaux hétéroclites égaient les parois sombres de leurs touches de couleurs pop. Je grimace en avançant devant une représentation du Christ aux yeux rouges, couronné d'épines bleues, logée dans un cadre aux dorures finement ciselées. Pourquoi tant de haine envers lui ? J'avance d'un pas supplémentaire pour observer attentivement son voisin : une représentation de Marilyn Monroe signée Andy Warhol. Deux œuvres en total décalage l'une de l'autre qui s'accordent à merveille dans cet espace qui m'apparaît comme un cabinet de curiosités d'un autre temps.

Pour me donner du courage, j'inspire une grande goulée d'air, mais l'odeur d'antiseptique me pique les narines. Je détourne la tête et déglutis avec difficulté quand mes yeux se posent sur le fauteuil en cuir noir qui ressemble à s'y méprendre à celui d'un dentiste des années 50. Un véritable objet de torture ! Une pointe d'angoisse me saisit et se renforce davantage quand je vois le

plateau métallique empli d'alcool, d'aiguilles et de compresses sur le meuble rétro à la couleur bleu lessive.

— Hey ! Maddie ! Comment vas-tu ? me lance Bob que je n'ai pas vu arriver.

Le grand balèze dénommé Bob, affublé d'une casquette de baseball surmontée d'une paire de lunettes de soleil en plein mois de décembre, est un habitué du Dark Angel Rock.

— Euh... Bien pour le moment.

Bob, qui ressemble plus à un videur de boîte de nuit qu'à un tatoueur, éclate d'un grand rire de gorge qui a le mérite de me détendre.

— Ne t'en fais pas, tout va bien se passer. Je ne vais pas te découper en morceaux.

— Trop aimable, lui réponds-je sur le ton de l'ironie.

— Alors, toujours pas changé d'avis ? Tu sais que tu ne pourras plus faire marche arrière ?

J'acquiesce, on ne peut plus sûre de moi.

— Tout à fait. On reste sur les modèles que je t'ai envoyés par mail. Le petit colibri coloré et...

— ... la guitare rock'n'roll entourée d'une paire d'ailes et on rajoute un bon « *fuck you* », finit-il à ma place. C'est parti ma cocotte ! Installe-toi sur le fauteuil de tonton Bob.

Avec un sourire crispé, j'ôte mon Perfecto en cuir noir et l'abandonne sur un tabouret à roulettes tandis que Bob tapote le siège de son fauteuil de sadique avec un sourire semblable à celui d'un arracheur de dents.

— Tu sais que tu fais flipper quand tu fais ça ?

Une nouvelle fois, il éclate de rire.

— Il va falloir que tu arrêtes de me faire marrer si tu ne veux pas que je foire ton *tattoo*.

— Et en plus, il tente de me rassurer, soupiré-je en secouant la tête d'un ton sarcastique.

Derrière l'humour, je cache mon appréhension. L'arme idéale pour détendre l'atmosphère ! Afin de leurrer mon esprit, je scrute une affiche représentant une pin-up dans une pose très suggestive, quand le bruit d'un bourdon métallique agresse mes oreilles. Bob a enfilé une paire de gants en latex noir et tient dans sa main droite un petit engin semblable à un membre du corps de RoboCop. Je grimace.

— Détends-toi. L'extérieur du bras est une zone peu sensible. Tu verras, ça va aller.

Cette fois, je ne la ramène plus et détourne la tête au moment où il approche sa seringue bionique de ma peau. Je plisse les paupières et lorsque je ressens les microaiguilles sur mon épiderme, je soupire en constatant qu'effectivement la douleur s'avère supportable.

APRÈS DEUX HEURES passées à m'encreur la peau, Bob essuie le sang à l'aide d'une compresse et se recule pour examiner son travail.

— Je te laisse admirer le chef d'œuvre !

Il était temps, car j'ai le fessier en compote d'être restée dans la même position. Avec la souplesse d'une vieille femme de quatre-vingt-dix ans, je me redresse, et avec une grimace sur le visage, je me contorsionne pour considérer la nouvelle partie de moi.

— Wouah ! J'adore.

Le tatoueur me présente un vieux miroir datant de la même époque que le reste de sa déco afin que je me rende compte du résultat. La bouche entrouverte, je passe la pulpe de mes doigts sur les deux dessins qui ornent désormais ma peau. Ce petit oiseau symbole de liberté et de légèreté et ma guitare ailée soulignée d'un « *fuck you* » tout aussi libérateur. Deux motifs aux antipodes l'un de l'autre qui pourtant ont une signification presque similaire à mes yeux.

Rien que d'imaginer la tronche de ma mère lorsqu'elle découvrira mes tatouages me fait suffisamment jubiler pour ne jamais regretter de les avoir faits. Pour les autres, je dirai qu'il s'agit là d'une simple erreur résultant d'une soirée trop arrosée. Vu que c'est régulièrement le cas, nul ne se doutera que ces marques ont été mûrement réfléchies.

En ce qui me concerne, elles seront gravées à tout jamais pour me rappeler que mon esprit contestataire est le bien le plus précieux que je possède. Bien que Liam m'ait larguée comme une merde après avoir planté mon diplôme d'avocate et même si ma mère m'en voudra jusqu'à la fin de mes jours, il me reste au moins ça. Me rebeller contre ma situation dans laquelle je suis engluée. En gros, j'emmerde le monde juste pour me prouver que je ne rentre pas dans le moule, mais au fond je sais que j'y suis collée, et bien profond !

SUM 41 — IN TOO DEEP



— TU ES EN RETARD !

— Bonjour maman... soupiré-je en fermant les paupières.

Comme tous les lundis matin, je suis en retard au bureau. Elle devrait s'habituer. Nouvelle semaine : même rengaine. Je pensais qu'un jour elle se laisserait de le souligner. Mon œil !

— C'est Maître Clark, au bureau, cingle-t-elle.

— Je sais...

Dans le hall du magnifique cabinet juridique Clark situé au vingt-deuxième étage de l'une des tours du quartier d'affaires de La City se trouve mon bureau. L'épaisse moquette amortit le claquement de mes chaussures à talon aiguille lorsque je me dirige vers le porte-manteau où j'abandonne ma traditionnelle veste en cuir motard. Un sourire diabolique en coin, je plaque ma main sur le pull que j'ai choisi de porter ce matin. Je préfère attendre

une cicatrisation parfaite de mon tatouage pour éviter de gâcher l'effet attendu sur *Maître Clark*, lorsqu'elle le découvrira. D'une main, j'allume la cafetière automatique, de l'autre je récupère mon portable dans mon sac fourre-tout et le glisse dans la poche arrière de mon jean *skinny*.

Mère, qui se trouve encore dans mon dos, soupire.

Nul besoin de me retourner. Comme d'ordinaire, elle peste sur la tenue que j'arbore fièrement. Si elle savait que je la préserve avec mon magnifique sweat...

— Un café ?

— Apporte-le-moi dans mon bureau. Je t'y attends avec le dossier Johnson. À priori, le projet de fusion ne s'engage pas très bien. Il faut tout reprendre depuis le début.

La porte de son bureau qui jouxte le mien claque tout comme son ton et sa façon d'être. Depuis la mort de mon père il y a cinq ans, ma mère est encore plus sèche et cinglante qu'elle ne l'était. Inutile de dire que nos relations sont loin d'être au beau fixe, car pour lui tenir tête, je reste plus affûtée qu'une lame de rasoir.

Avec la motivation d'un paresseux sous calmants, j'allume mon ordinateur dernier cri, qui à lui seul doit coûter six mois de mon loyer, et j'ouvre le tiroir métallique du meuble à dossiers suspendus. Au premier coup d'œil, je repère l'énorme dossier Johnson que je ne peux plus voir même en peinture. Je fais ensuite couler deux tasses de café dans des mugs les plus grands possible. Les effluves d'arabica me procurent un tant soit peu de réconfort et de courage pour cette nouvelle journée d'un ennui total.

Afin d'éviter tout problème avec « la Justice », j'opère

deux allers-retours. Une fois les tasses déposées sur le coin du magnifique bureau en bois exotique, responsable en partie de la destruction de la forêt amazonienne, je remets le dossier à ma patronne qui le saisit, les lèvres pincées. Je l'observe attentivement en me demandant si elle arrive à respirer. Ses cheveux tirés en un chignon strict, son maquillage impeccable et son rouge à lèvres aussi rouge que celui de Cruella, sans parler de son tailleur triste à mourir lui confèrent un air si sévère. Bref !

Je m'empare de mon bloc-notes, d'un stylo et j'attends les ordres comme la bonne petite secrétaire que je suis. Hors de question de lui montrer mes compétences : mes parents et mon *ex-fiancé* ont décidé que sans ce putain de bout de papier que représente un diplôme, je ne valais rien, alors soit. En ont découlé la rupture de nos fiançailles et le décès de papa qui ne s'est pas remis de l'échec que je représentais dans sa vie. Pourtant avec Liam, j'ai suivi tout le cursus universitaire de la prestigieuse université de Cambridge qui forme les meilleurs avocats. Bien que j'aie foiré mon exam, tout simplement parce que je ne m'y suis pas présentée à l'heure, je reste tout à fait capable de livrer un plaidoyer, entre autres choses. Mais il faut croire que sans le fameux certificat, j'ai perdu toute ma valeur. Certes, j'aurais pu le retenter l'année suivante, mais hors de question de m'y rabaisser ! Et puis avec tous les événements qui ont découlé de cet échec, j'ai préféré renoncer. Depuis j'emmerde le monde, d'où les nouvelles marques sur mon bras.

Par moment, je tente de me noyer dans le fond de ma tasse de café tant mon job est soporifique.

La spécialité du cabinet familial d'avocats d'affaires créé par mes parents est le droit commercial et des sociétés. Dans l'affaire qui nous incombe, c'est le droit de la propriété intellectuelle qui rentre en jeu. C'était papa qui s'occupait de tous les dossiers de fusions-acquisitions et je sais parfaitement que ce n'est pas la spécialité de ma mère. Elle doit revoir les contreparties proposées tout en collant au cadre légal et rédiger de nouveaux contrats avec une structure financière plus adéquate. Qui accepterait un compromis inégal ? Ma mère n'arrivera jamais à convaincre la société que Johnson souhaite absorber si elle ne change pas son fusil d'épaule. Pour le coup, je pense être plus calée qu'elle sur le sujet, mais je la laisse se débrouiller.

— Un nouveau café ? proposé-je pour m'éclipser quelques instants.

J'étouffe ici, j'ai besoin de prendre l'air et de faire une pause.

— Hum hum, répond maman absorbée par son dossier.

La voie est libre. Je m'éclipse vingt minutes ; elle ne le remarquera même pas.

Il est à peine dix heures alors que je me fais couler mon troisième café de la journée, et je m'empare de mon portable pour consulter mes messages. Un petit 1 rouge clignote pour m'indiquer un SMS de Brian. Je souris en pensant à mon meilleur ami, colocataire et frère de lait, seule personne au monde qui me comprend et avec qui je me sens bien.

Brian — Salut Mad ! Petit scoop croustillant : présence

des Sex Plays vendredi soir au Dark Angel Rock !!!! Smiley qui bave.

Tout aussi excitée que lui par cette info, je lance mon poing dans les airs. Enfin une perspective un peu réjouissante. C'est utile parfois d'avoir son meilleur ami qui bosse comme serveur dans le meilleur bar de Camden. Kyle le batteur du groupe n'a pas arrêté de m'envoyer des œillades lors de leur dernier concert au bar. Si je n'ai rien fait, c'est que Brian était lui aussi intéressé. Dans ce genre de cas, on la joue à la loyale : on a tiré à la courte paille et c'est moi qui ai gagné ! Je me trémousse sur mes talons de huit centimètres rien qu'à penser que cette fois, je vais pouvoir répondre à ses avances. À moi le petit cul bien moulé de Kyle...

— Maddie !!! me rappelle ma mère en me sortant de mon trip.

THE BITCH SONG – BOWLING FOR SOUP



COMME J' AIME le vendredi soir ! Mon moral se regonfle dès lors que je franchis le seuil de ce bar qui me fait office de deuxième maison. Agrippée au bras de Brian avec le port de tête de Kate Middleton, mes talons claquent sur le sol et je me sens comme la reine du monde. Mon assurance décuple dans ma tenue d'apparat, qui en réalité est celle que je porte au quotidien à laquelle j'ai ajouté un ou deux artifices. Quelques boucles dans mes mèches de cheveux bruns pour transformer mon carré long en un superbe brushing wavy plutôt tendance. Enfin, j'ai opté pour un petit débardeur en cuir pour exhiber les traces de mon tempérament désormais imprimées sur mon bras. Pour le reste, c'est mon traditionnel jean ultra slim et une paire d'escarpins hauteur maximale afin de compenser ma petite taille.

Un peu comme chez moi, je vais déposer mon sac et

mon Perfecto au vestiaire quand Monica, la serveuse et collègue de Brian, vient me saluer.

— Hey ! Mad. Comment s'est déroulée ta semaine ?

Je soupire en secouant la tête de droite à gauche.

— Comme d'hab quoi ?! conclut-elle.

— Tu as tout compris !

— Putain de merde ! tonne-t-elle avec des yeux écarquillés au moment où je glisse mon téléphone dans la poche arrière de mon pantalon.

Je porte mes mains sur ma poitrine et regarde autour de nous pour comprendre sa réaction. Ses yeux sont rivés sur mon bras.

— Maddie ! Maddie ! Maddie ! Magniiiiifique !

Les yeux plissés, elle approche le visage de mon tatouage pour en admirer les détails.

— J'adore, rajoute-telle. Mais je ne suis pas sûre que j'aurais rajouté la mention.

— C'est justement ce qui fait son charme.

Tout en souriant, la serveuse attache ses longs cheveux noirs de jais en un chignon négligé.

— Au moins, les gars qui t'aborderont n'auront qu'à bien se tenir.

Elle consulte sa montre et frappe dans ses mains.

— Vingt heures ! Cela nous laisse pile une heure pour tout installer.

D'un pas rapide, elle m'abandonne pour se diriger vers le bar. Lorsque je pénètre dans la grande salle, les paires d'ailes blanches brodées sur les fauteuils noirs m'apparaissent comme une nuée d'oiseaux. Les instruments de musique du groupe sont déjà installés sur la

scène qui accueille régulièrement des musiciens ou chanteurs. Il ne manque plus que les membres des Sex Plays pour que tout soit parfait. Le Rock est bien sûr ce qui unit les amoureux de cet endroit.

Brian revient de la réserve, les bras chargés d'une caisse pleine de bouteilles d'alcool. La soirée s'annonce mémorable.

Un homme aux cheveux longs, d'environ une cinquantaine d'années, rejoint les serveurs derrière le bar en soufflant comme un bœuf.

— Salut Tony, lancé-je au patron qui affiche une mine contrariée.

Lorsque ses yeux se posent sur moi, un large sourire reprend place sur son visage et je comprends aussitôt.

— Oh ! Non ! Hors de question !

Il joint ses mains en prière et mime une mine de chien battu.

— C'est non ! confirmé-je. Pas ce soir.

— Allez Mad ! Dounia m'a encore planté. Sans toi, je n'ai personne pour s'occuper des vestiaires. Et puis ce soir on fait salle comble !

— Justement, tranché-je les bras croisés sur la poitrine et le menton haut.

— Les gens ne voudront pas louper une miette du concert. Ils devraient tous arriver rapidement et tu seras libre d'aller voir le groupe. Il faudra juste que tu fasses la fermeture pour les restitutions.

— Arrête de faire cette tronche de Bisounours. Ça ne te va pas du tout.

— Je prends cinquante pour cent de ton ardoise.

— Cent pour cent et ce n'est pas négociable !

— T'es un amour ! Au fait, sympa ton tatouage !

Satisfait d'avoir remporté cette victoire, le grand biker me claque une bise sur la joue. En ce qui me concerne, je grimace en considérant que ma soirée se trouve compromise. Je peux ravalier mes pensées lubriques pour Kyle, le batteur sexy du groupe, car impossible de renoncer à la suppression de mon ardoise, que j'estime à une centaine de livres. Les fêtes de fin d'année arrivent à grands pas et j'ai besoin de fric pour acheter quelques cadeaux.

COMME TONY L'A PRÉDIT, je consigne rapidement les manteaux au vestiaire, fort heureusement. Assise au bar sur un tabouret, je me retourne en direction de la salle emplie de fans de rock'n'roll qui évoluent dans une ambiance bon enfant. Les lèvres plongées dans la mousse, je sirote mon verre aux notes de houblon et dodeline de la tête en rythme. La musique à percussions m'entraîne et je ferme les yeux pour apprécier l'état vaporeux que me procure l'alcool. Voilà comment je me sens bien : suffisamment enivrée pour oublier un pan de ma vie qui ne vend pas du rêve.

— Hello ma belle, me susurre une voix près du lobe de mon oreille.

Toujours les paupières closes, je suis parcourue d'un frisson engendré par ce souffle chaud sur ma peau. Je souris puis ouvre les yeux pour découvrir, sans surprise, le batteur du groupe qui se tient près de moi. Quelques mèches de cheveux blonds dégringolent sur son visage et

lui confèrent un genre mauvais garçon. Son sourire dévoile une rangée de dents blanches, parfaitement alignées. Sa barbe négligée parfait son look de rocker qui lui sied à merveille.

— Tu es resplendissante ce soir. Je t’offre un verre ? me propose-t-il tout en hélant Brian. Tu remettras la même chose pour la demoiselle, s’il te plaît, et pareil pour moi.

Lorsque mon meilleur ami me dépose ma chope, il m’adresse un clin d’œil appuyé.

Kyle fait tinter son verre sur le mien et en descend une bonne moitié d’une traite.

— Eh bien, ça donne soif de jouer de la batterie, constaté-je.

À ma remarque, il avale la dernière gorgée restée dans sa bouche et s’approche dangereusement de mon visage. Je soutiens son regard sans ciller.

— Peut-être que c’est toi qui me donnes soif...

Une lueur intense s’allume au fond de ses prunelles brunes lorsqu’il me déshabille du regard. Mon souffle s’accélère. Ce mec est un appel à la luxure. Quand il plaque ses deux mains sur mes cuisses, je m’approche de sa bouche. Sans aucune gêne, d’un petit mouvement de langue, je lèche la mousse qui s’est déposée sur sa lèvre supérieure. Ce geste infime déclenche une puissante vague de désir dans mon corps et le sien, vu le rapprochement qu’il amorce en une fraction de seconde. Rien qu’à ce contact, je sens sa verge durcir contre le côté de ma cuisse. Je me mords la lèvre pour ne pas succomber aussi vite. Je lutte contre mon esprit débridé par l’alcool qui s’enflamme d’images bien trop détaillées, si bien que mon

sexe pulse déjà dans mon tanga. Putain, rien à foutre ! Je me retourne, claque mon verre sur le comptoir, lui saisis la main et l'entraîne en direction des vestiaires.

— On va où ? s'enquiert l'objet de mon désir.

Je ne prends pas le temps de lui répondre et l'oblige à passer en dessous de la tablette pour accéder à la petite pièce ouverte emplies de vestes. Brusquement, je décale quelques manteaux pour découvrir une petite porte au fond du local, que j'enfonce sans aucune délicatesse. Une fois à l'intérieur, je la referme sans prendre le temps de la verrouiller. Une ampoule grésille par intermittence, à peine assez puissante pour éclairer l'espace réduit agrémenté d'un petit sofa miteux. Émoustillé par mon attitude outrageuse, Kyle ne se fait pas prier pour répondre à mes provocations. De ses lèvres chaudes, il s'empare de ma bouche. Il me pénètre avec sa langue tout en glissant une main sur l'un de mes seins qui tient au creux de sa paume. Du bout des doigts, il titille mon téton. Mon cerveau embrumé réagit comme à des piqûres d'adrénaline sur mon envie qui devient brûlante et incontrôlable. La bouche toujours collée à la sienne, je glisse mes mains jusqu'aux boutons de son pantalon que je fais sauter comme un dernier rempart vers mon ultime objectif.

— Putain ! grogne-t-il contre mon cou lorsque je libère son sexe bandé.

Avec un mal de chien à me contrôler, je m'écarte de lui quelques instants afin de le laisser enfileur un préservatif. Je soupire en constatant sa longueur, éjecte mes chaussures et retire mon pantalon sans cérémonie. Enfin, j'enroule mes bras autour de son cou, saute contre son corps

et noue mes jambes autour de sa taille. Il gémit en me plaquant contre le mur au moment où je me laisse descendre avec lenteur pour m'empaler sur son membre dressé de plaisir. Je râle comme un animal en rut, bascule ma tête en arrière, entièrement maîtresse de mon plaisir tandis que la musique rock bat son plein.

Je devrais éprouver des remords d'utiliser ce type, mais il n'en est rien. J'accélère les assauts jusqu'à l'obtention de mon shoot d'ocytocine qui contribue, tout comme l'alcool, à ce que je me sente bien.

ALL I WANT – A DAY TO REMEMBER



LES PORTES s'ouvrent dans un claquement sec et libèrent la marée humaine qui s'engouffre dans les dédales de couloirs du métro londonien. La respiration en suspens le temps du trajet, peut-être aussi parce que j'étais écrasée par la foule dans la rame, je m'autorise une profonde inspiration vitale, chargée de relents de transpiration et de pollution. D'un geste, je saisis le bras de Brian pour ne pas le perdre dans la vague humaine qui se scinde en deux afin de remonter à la surface au milieu d'Oxford street. Dimanche 20 décembre, en ce dernier week-end avant Noël, les gens se massent, certes pour dégoter leurs derniers cadeaux, mais aussi pour profiter des décors féériques. Je me cramponne fermement au bras de mon ami :

— Oh ! Comme j'ai hâte ! s'enthousiasme-t-il des lumières déjà plein les yeux.

Je lui presse le biceps tout en sautillant pour lui

confirmer ses propos. Brian et moi sommes les deux plus grands fans des fêtes de Noël de toute l'Angleterre. Cela nous rappelle notre enfance. Chaque année, sa mère nous emmenait sillonner les marchés de Noël et les vitrines des plus beaux magasins. Elle nous immergeait dans cette ambiance particulière qui nous fait toujours le même effet aujourd'hui.

— Il est 16 h 30, dans peu de temps la nuit va tomber et laissera place à la magie, ajoute Brian en frappant dans ses mains comme un gamin de dix ans.

Je pouffe de son attitude puérole.

Une petite brise balaie de côté quelques mèches de mes cheveux. Encore une dizaine de marches et nous serons libérés de cette bouche de métro bondée. C'est bien ce que je déteste le plus dans cette sortie annuelle. Les gens me saoulent. Ils sont tellement déterminés dans leur course aux cadeaux, qu'il vaut mieux ne pas trébucher sur leur chemin : on risquerait de se faire piétiner et de ne pas y survivre. J'y suis habituée. Je m'adapte et cours aussi vite qu'eux. Ainsi les risques sont grandement diminués. Sur la dernière marche, j'empoigne la rampe métallique, me hisse et bifurque sur la gauche, sans pour autant lâcher Brian qui peine à me suivre.

— T'inquiète pas, les lumières ne vont pas s'envoler, peste-t-il.

Tout à coup, nous nous retrouvons bloqués derrière une vieille dame courbée sur elle-même, qui semble rencontrer des difficultés à reprendre son souffle.

Exaspérée, je soupire et secoue la tête de droite à gauche tout en la dépassant. À sa hauteur, je distingue son

visage grimaçant. Je fronçe les sourcils, tire sur le bras de mon boulet pour dépasser l'obstacle. Deux ou trois mètres plus loin, je me campe soudain en plein milieu du trottoir, prise de remords.

— Ça ne va pas, non ?! vocifère un homme qui vient de me percuter dans le dos.

Je le fusille de mon regard le plus sombre pour lui faire comprendre de se la fermer. Le con n'avait qu'à ouvrir les yeux et regarder devant lui.

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ? s'enquiert Brian qui ne comprend rien.

— Fais chier !

Tandis que je peste, je lâche son bras et opère un demi-tour pour rejoindre la vieille dame qui cette fois ne bouge plus. La scène qui se déroule sous mes yeux est incroyable ; personne ne porte assistance à cette femme qui visiblement fait un malaise au beau milieu de la foule. Pourquoi avais-je espéré que quelqu'un s'arrêterait ? Décidément, je crois vraiment au Père Noël !

— Madame ? Madame ? tenté-je.

Visiblement désorientée, elle ne répond rien. Je tourne la tête et repère rapidement un banc. Brian a compris. Nous lui saisissons chacun un bras et l'aidons à l'atteindre. Brian se charge de son énorme sac. L'octogénaire qui paraît reprendre conscience m'indique son sac de l'index.

— Mes médic...

Mon ami lui présente son cabas et elle s'empare d'un petit inhalateur qu'elle s'empresse de porter à sa bouche.

Après quelques longues inspirations, elle commence à reprendre des couleurs.

— Je vous remercie infiniment jeunes gens. Sans vous, j'aurais fini par m'écrouler sur le sol dans la plus grande indifférence.

— Ça va aller ? vérifié-je.

— Oui, je vais appeler un taxi pour rentrer.

La vieille dame me serre la main avec un regard plein de reconnaissance et nous chasse du dos de la main pour nous encourager à partir.

Cette fois, c'est la bonne, à nous les magasins et les décors féériques d'Oxford street.

Brian me regarde avec un large sourire et me plaque un baiser sur la joue.

— Tu es la meilleure et la plus généreuse que je connaisse.

— Tu veux que je te rappelle ce qui est écrit sur mon bras ?

Nous pouffons tout en levant les yeux de concert vers le ciel. Des milliers de lueurs scintillent. Des anges dont l'envergure des ailes s'étale sur presque toute la largeur de la rue inondent le dôme céleste de paillettes semblables à des étoiles filantes. Tant d'ampoules éclairent l'espace que l'on ne s'est même pas vraiment aperçu que le jour est complètement tombé.

— Après cela, on file à Regent street pour voir les vitrines de Hamleys et on termine par le marché de Noël au pied de London Eye.

— J'y compte bien ! C'est toi qui offres le vin chaud ! m'exclamé-je.

— Et pourquoi ça ?!

— Je l'ai dit en premier, c'est tout.

Brian passe son bras sur mes épaules et me serre contre lui. À ce moment, nous passons devant la vitrine d'une boutique de décorations de Noël. Ma mâchoire manque de tomber tant la vision qui s'offre à moi est magnifique. Hypnotisée, je ne sais plus où donner de la tête.

— Tu as vu ce Casse-noisette ? me demande Brian. Je suis sûre qu'il plairait à ma mère.

— Tout à fait d'accord ! Je le prends, tranché-je tout en franchissant la porte de la boutique sous les tintements d'une clochette.

— Je te l'interdis ! C'est moi qui l'ai repéré avant toi ! s'égosille-t-il inutilement.

— Madame, Monsieur, nous salue une jeune vendeuse qui porte un tablier à l'ancienne.

Encore un peu et il ferait penser à celui que porte la Mère Noël.

— Bonjour, je voudrais le Casse-noisette dans la vitrine, s'il vous plaît.

— Bien sûr. C'est pour offrir ?

— Oui, faites-moi le plus joli paquet possible.

Tout en sortant ma carte bancaire que j'ai glissée dans la poche arrière de mon jean, je me dirige vers l'antique comptoir en bois afin de régler. À mes côtés, Brian tire une tronche de quinze pieds de long tandis que je lui tapote l'épaule avec un rictus exagéré.

— Ça fera soixante-dix-neuf livres, s'il vous plaît.

Sans ouvrir la bouche, je couine, écarquille les yeux,

déglutis avec difficulté et une bouffée de chaleur m'envahit. Le retour du bâton ! Brian s'esclaffe, avec zéro retenue. Vite, de l'air ! Pour trouver le courage de tendre ma carte, j'inspire une grande goulée. Tandis que la vendeuse glisse ma CB dans le terminal de paiement, je croise les doigts en dessous du comptoir.

Au bout de quelques secondes, elle relève une tête déconfitée vers moi.

— Je suis désolée, Madame... votre paiement est refusé.

Merde. Je pince les lèvres quand Brian tend sa CB pour voler à mon secours.

Décidément, j'ai une vie de rêve. À trente ans, je vis avec mon meilleur ami, je me suis fait jeter par mon fiancé, j'ai un boulot soporifique, et suis obligée de serrer les fesses à chaque fois que je tends ma carte bancaire. Ce constat lamentable me tire un nouveau soupir alors que Brian me cale le magnifique paquet entre les mains.

— Tiens, tu me rembourseras quand tu pourras, déclare-t-il avec un sourire en coin.

— À ce rythme, je te serai redevable jusqu'en 2050 !

MEMORY - SUGARCULT



UNE FOIS n'est pas coutume pour un dimanche soir, Brian ne travaille pas. Tony lui a donné sa soirée étant donné toutes les heures supplémentaires cumulées sur le mois. Nul besoin de rentrer en catastrophe. Aussi, nous nous rendons chez Lize afin de partager son rôti dominical. Aujourd'hui, pourtant, cela ne me réjouit pas. Je n'ai toujours pas digéré la douche froide du refus de ma carte bancaire tout à l'heure lors de mes achats de Noël. Bien que je n'en aie pas beaucoup à faire, ceux de Brian, Lize et une merde au passage pour ma mère restent le minimum. Même trois cadeaux, pour la première fois, je ne peux pas me le permettre.

La porte d'entrée de la maison de Notting Hill qu'occupe la mère de Brian s'ouvre sur une Lize tout sourire. Depuis que nous sommes partis à la fac, elle habite dans cette magnifique maison. Durant une dizaine d'années, elle s'est occupée d'Ana, une vieille dame adorable

propriétaire de ce bien. À son décès il y a deux ans, Lize, très affectée de cette perte, a reçu la propriété en héritage en guise de remerciement de, je cite, « dix belles années à son service ». Plus qu'aucune autre personne, Lize le mérite et je suis heureuse de savoir qu'elle se trouve à l'abri de ce côté. Les loyers à Londres demeurent exorbitants et Brian et moi en savons quelque chose. Ce n'est pas avec quelques ménages qu'elle aurait pu s'offrir cette qualité de vie.

À tour de rôle, elle nous prend dans ses bras et nous houspille pour nous envoyer au salon. Mais comme d'habitude, nous optons pour la cuisine afin de jeter un œil à travers la porte du four. Je ris en voyant Brian se délecter de l'odeur alléchante qui embaume la cuisine. Cette ambiance me rappelle la maison. D'ailleurs, les seuls repas dignes de ce nom, nous les prenons ici. Plats à emporter et surgelés font partie de notre quotidien, faute de temps et en ce qui me concerne d'envie.

Une main se pose sur mon épaule et me fait sursauter.

— Ça va Maddie ? s'enquiert Lize en me m'observant longuement, les sourcils froncés.

— Oui, Nanny. Et toi ? éludé-je tandis qu'elle visse ses poings sur ses hanches en attente d'une réponse.

Inutile de persister à lui cacher quoi que ce soit, je suis grillée.

Je hausse les épaules, ne sachant que répondre. Est-ce le fond ou la forme du problème qui m'ennuie ? Habitée à affronter les obstacles les uns après les autres, depuis quelque temps, je m'aperçois que tous ces événements ont une cause bien plus profonde. Mon récent anniversaire,

peut-être... On dit toujours que les dizaines sont des caps à passer. Trente ans ! Pourtant, je reste la première personne à ne pas vouloir suivre les codes de la société. Vingt ans : études. Trente : mariage, et bébé n° 1 dans la foulée. Quarante : épanouissement professionnel, plus, plus, plus et je m'arrête là, ça me déprime ! Moi, à trente ans, je me fais tatouer un gros « fuck you » sur le bras. Ai-je un problème ? Assurément. Celui de ne rentrer dans aucun moule, mais ce n'est pas le pire. Ne pas me sentir à ma place où que j'aille, ne pas savoir pour quoi je suis faite sur cette foutue terre. Ma bonne fée à moi n'était pas « bonne », pour sûr, elle a oublié un putain d'ingrédient en se penchant sur mon berceau. À moins qu'elle m'ait frappée trop fort du bout de sa baguette et m'ait détraqué les neurones ?

Voyant que je reste mutique devant la question de sa mère, mon meilleur ami me passe un bras derrière les épaules et colle sa tête sur ma joue pour me reconforter.

— Ma pauvre Mad a encore des misères.

Je le foudroie du regard pour lui signifier que s'il parle, il risque de mourir après d'atroces souffrances. Outré, il écarquille les yeux et mime de fermer une fermeture éclair invisible sur sa bouche.

— J'ai compris. Tu m'en parleras quand tu en auras envie, me répond Lize avec un petit sourire compatissant.

Cette femme est définitivement un ange.

Enfin nous nous dirigeons vers le salon et je suis aussitôt happée par une odeur d'épicéa chère à mon cœur. Dans le salon, un gigantesque sapin de Noël trône dans un coin.

— Wouah ! s'exclame Brian. Cette année, tu t'es surpassée !

Des décorations aux teintes vertes, rouges et or scintillent dans l'arbre dont les effluves m'enveloppent dans leur cocon de douceur. Je scrute les petits sujets accrochés dans les branches. Des nœuds rouges et d'autres dorés ornent leurs extrémités. Mes paupières se ferment et je visualise ces moments où nous confectionnions des sablés décorés. Ces pensées me redonnent enfin le sourire et je consens à déposer mon cadeau au pied de l'arbre. Pourquoi dois-je toujours me replonger dans le passé pour me sentir bien ? Ces réminiscences de moments de bonheur me redonnent confiance. Après tout, il me reste cinq jours avant Noël, cinq jours pour trouver une solution afin d'obtenir le fric pour mes deux cadeaux manquants...

THE KIDS AREN'T ALRIGHT – THE OFFSPRING



BONNES RÉOLUTIONS, tu parles ! Dès le premier jour de l'année, je ne peux que constater la médiocrité qu'est ma vie. J'ai passé mon réveillon entre festivités et obligations au Dark Angel Rock. C'est Tony qui était content de me voir quémander un peu de boulot afin de payer mes trois cadeaux de Noël offerts une semaine plus tôt.

Cette fois, j'ai passé toute la première partie de soirée à remplacer Monica qui a pu profiter du repas du réveillon de l'an avec sa famille. La seconde partie, je l'ai consacrée à m'enivrer jusqu'à plus soif et jusqu'à ce que je sois suffisamment bourrée pour ne plus songer à rien. D'ailleurs, ça me gonfle. Jusqu'alors, ma vie ne m'a jamais dérangée outre mesure. Vivre au jour le jour me convenait assez bien. Alors, qu'est-ce qui a changé ? Rien, justement !

À cet instant, une douleur hallucinante me traverse le crâne de part en part telle une perforieuse électrique. Je prends ma tête en étau entre mes paumes pour tenter de

faire passer la douleur. Je jette un œil à la pendule de la petite kitchenette de notre appartement et constate l'heure tardive. 14 h, Brian ne devrait pas tarder à se lever. J'allume la cafetière et extrais deux mugs du placard. Une bonne tasse d'or noir bien serré devrait calmer ma douleur. Cette fois, c'est un marteau piqueur qui me vrille le cerveau. Chacun de ses coups est parfaitement coordonné avec les pas de mon ami dans le couloir. Pitié ! Terrassée par la douleur, je me laisse tomber dans notre petit sofa.

— Hannnnnn ! J'ai un mal de crâne aussi puissant que si j'étais passée sous un troupeau de rhinocéros. Hannnn ! Mais pourquoi tu m'as laissée boire comme ça ? T'es pas net, nan ?

— Si je ne t'avais pas servie, tu m'aurais pourri jusqu'à Noël 2042. Donc inutile de lutter, conclut Brian avec les mains levées vers le ciel comme si c'était une évidence.

En même temps, il n'a pas tort. Mon meilleur ami me connaît mieux que quiconque. Mieux que moi-même ? De toute évidence !

Un bras collé sur le front pour soulager ma migraine et me préserver de la luminosité, je déambule dans mon pyjama en flanelle rose recouvert de guitares électriques. Je percute le coin de la table et jure comme un camionneur avant d'atteindre la machine à café.

— T'as du papier ? demandé-je à mon ami.

— Pour quoi faire ?

— Vas-y, prends un carnet et un stylo...

À la mine ahurie de mon colocataire, je lui viens en aide.

— Je te dicte une décharge. Allez ! le houspillé-je du bout des doigts. « Moi, Maddie Clark, autorise Monsieur Brian Cooper à refuser de servir toute boisson alcoolisée à sa meilleure amie, canon, dès lors que son jugement se verrait altéré par le houblon. » Voilà !

Brian qui n'a absolument rien noté se tient devant moi en secouant la tête de droite à gauche.

— Tu sais que t'as une sacrée case en moins ? constate-t-il en pouffant de rire.

Une énorme gorgée de caféine en bouche, je m'empare de la télécommande et allume l'écran. Peu intéressée par les programmes diffusés à cette heure, je zappe pendant un long moment sans piper mot.

— Tu as pris de bonnes résolutions ? lâche Brian comme un pavé dans la marre.

Avec une bouche en forme de bec de canard, je l'observe par en dessous les lunettes que je n'ai pas.

— Vas-y, balance ! J'te connais. Si tu dis ça avec ton air de ne pas y toucher, c'est que tu as quelque chose derrière la tête.

Soudain très sérieux, mon meilleur ami inspire une grande goulée d'air.

— Tu sais que j'ai toujours rêvé de faire le tour du monde ?

— Ouais, mais tu me dis ça depuis qu'on est petits. C'est un rêve comme un autre.

— Eh bien, le temps s'écoule et je me rends compte que si je ne fais rien, je passerai à côté de ma vie et je finirai comme un vieux con, bourré de regrets, dans une maison de retraite pourrie, à me pisser dessus !

— Philosophe, en plus !

— Mad, arrête ! Tu vois exactement ce que je veux dire. Ça y est, c'est décidé, je vais me bouger le cul. Je vais étudier ce projet de plus près et voir comment je peux le réaliser. Ensuite, je me laisse encore un peu de temps pour l'organiser et économiser, puis dans deux ans, je me lance.

— Putain, t'es déterminé !

— Tu sais très bien comment je fonctionne, et je sais que si je ne me fous pas un coup de pied au cul, je ne réaliserai jamais mon rêve. Mad ?!

— Mouais, réponds-je pensive.

— Jure-moi une chose.

— Laquelle ?

— Si tu tiens à moi, pousse-moi. Ne me laisse jamais abandonner. Tu seras ma partenaire de responsabilité. Je veux que tu m'aides à ne pas lâcher. Quoi qu'il arrive, je sais que tu es la seule personne à pouvoir me foutre le coup de pied au cul en cas de besoin.

— Je te remercie, concédé-je. Compte sur moi, je te ferai chier durant les vingt-quatre prochains mois de ta vie, et ce, jusqu'à ce que ton cul se pose dans ton fichu avion.

Satisfait, il me claque une bise sur la joue tandis que j'affiche un sourire en coin. Je devrais me réjouir pour lui, mais j'avoue que je peine à savoir ce que je ressens. Je suis très heureuse de voir mon ami déployer ses ailes, mais je me rends compte que moi je reste sur le carreau. Même une bonne résolution, je suis infichue de la prendre. Pour faire quoi ? À quel sujet ? Chaque registre de ma vie serait à revoir. Et puis en considérant le fiasco de tout ce que j'ai

entrepris jusqu'à présent, j'ai décidé de ne plus rien amorcer. Quand on n'essaie pas, on n'a aucun risque d'échouer ou d'être déçu. Mon mantra m'a conduite à me préserver des hommes de peur de ne pas être à la hauteur et pour la même raison à me cantonner à un boulot d'exécution.

— Et toi, Mad ? Quelle est ta bonne résolution pour l'avenir ?

— J'en ai foutrement aucune idée !

Rien de tel qu'une bonne répartie bien cinglante pour noyer le poisson, mais Brian a raison. Je sais que moi aussi, j'ai besoin d'un coup de pied au cul. Pourtant, sans un évènement pour me sortir du petit cocon de moins en moins confortable que je me suis créé, il me sera difficile de réagir.

Qui sait ? Peut-être qu'une « bonne » fée, cette fois, se penchera bientôt sur moi !

IL TE TARDE de découvrir les aventures de Maddie ?

Bonne nouvelle !

Retrouve-la le 14 avril 2022 dans *Putain de Romance au pays des aurores boréales*, mon prochain roman !

En attendant, je te laisse découvrir, en exclusivité, les trois premiers chapitres qui vont t'éclairer sur l'évènement qui va l'obliger à sortir de son petit cocon.

PRESQUE À L'ÉTAT SAUVAGE

CHAPITRE 1

MADDIE



AU SECOURS ! J'ai l'impression qu'un poids lourds de trente-trois tonnes minimum m'est passé sur le corps. Pour sûr, mon crâne est enfoncé, vu la douleur stridente qui vrille le peu de lucidité qu'il me reste. Pitié, je vous en supplie, faites que le téléphone ne sonne pas. Les cheveux encore en bataille, je laisse tomber ma tête sur mon bureau sans aucune retenue. Assommée, je ferme les paupières pour lutter contre les relents de houblon qui ne demandent qu'à franchir la barrière de mon pauvre estomac. Au fait, quel meilleur ami vous laisse vous enivrer à ce point ? Je le hais...

Quand la sonnerie tant redoutée retentit à quelques centimètres de mes oreilles, mon cœur se retourne dans ma poitrine et je manque encore une fois de défaillir. L'effet demeure quasiment identique à celui d'un coup de marteau sur la tête. Un Post-it rose collé sur la joue, je tente avec difficulté de trouver la putain de touche de

renvoi d'appel. Qui a l'idée de s'acharner comme ça dès le lundi matin ? Un con certainement. Est-ce une bonne idée de décrocher alors que je suis encore un peu éméchée ? Bon O.K., à ce stade, ce n'est plus une simple gueule de bois ; comme en témoignent les cadres accrochés aux murs de l'accueil du cabinet juridique de ma mère qui dansent sous mes yeux, je suis bel et bien encore ivre comme un Polonais. Le tocsin s'interrompt enfin, et je loue le Dieu du rock d'avoir fait cesser ce ramdam insupportable.

C'est alors que j'entends sa voix répondre au con depuis son bureau, qui malheureusement jouxte le mien. Je fais une grimace digne d'un gosse du jardin d'enfants en comprenant la dérouillée que je vais me prendre au moment où Amélia Clark, ma chère mère, va raccrocher. Vite ! Un café, il me faut un café afin de me remettre les idées, et j'espère mon estomac, en lieu et en place. Je colle ma tasse sale sous la cafetière, appuie sur le bouton tout en défroissant sans succès mon t-shirt AC/DC de la veille. Puis je me passe une main sur mes cheveux pour aplatir le nid d'oiseau qui a élu domicile sur le haut de mon crâne : aucun effort n'est vain pour dissimuler mon allure de dégénérée matinale pintée comme une huître.

— Maddie ! hurle ma mère à travers la cloison.

Je prends ma tête en étau le temps qu'elle cesse de brailler telle une dinde. Par pitié, tout, mais pas ça...

— Dans mon bureau tout de suite !

Plus aucun choix ne s'offre à moi ; ma mère s'avère plus autoritaire qu'Himmler, le couloir de la mort m'attend. Avec le peu de dignité qu'il me reste, je m'empare de

mon mug *je suis une connasse et j'assume*, – enfin là pas trop – puis je relève le menton d'un cran. Je m'équilibre sur mes escarpins de huit centimètres, inspire une dernière goulée d'air et appuie sur la poignée de porte en affichant le sourire le plus faux de toute la planète.

— Tu m'as appelée ? couiné-je en tentant de contrôler le débit de ma voix.

Avec prudence, j'avance dans son bureau à l'instar d'un équilibriste. Tout est dans le contrôle. Je découvre ma mère assise à son bureau. Elle porte un tailleur gris sobre qui lui confère un air encore plus sévère que d'ordinaire. Je déglutis, mais ne laisse rien paraître. Son rouge à lèvres carmin et ses lèvres pincées en forme de... non ! Mieux vaut ne rien imaginer. En bref, une fois de plus, elle me fait flipper. Ma mère plisse les paupières pour mieux me détailler. Ce qu'elle voit ne doit pas lui plaire, puisqu'elle secoue la tête avec un masque de dégoût sur la face. Mon estomac se resserre un peu plus.

— Assieds-toi !

Je m'exécute tandis qu'elle grimace une nouvelle fois et chasse l'air du plat de la main.

— Mais enfin Maddie, tu empestes !

Ma tentative branlante pour me relever de mon fauteuil la décide à me devancer pour ouvrir la fenêtre. Je serre les dents.

— Que veux-tu que je te dise ? On ne va pas en faire tout un plat, non ?!

— Maddie, nous sommes lundi matin ! Tu devrais te trouver à ton poste...

— Et tu crois que j’fais quoi, là ? la coupé-je en levant mes paumes vers le ciel.

— Regarde l’état dans lequel tu te trouves !

— Oh, c’est bon. Tu n’as jamais été jeune ?

— Mais tu as trente ans ! Il serait grand temps que tu te le mettes dans la tête, ma fille. Déjà que tu occupes un poste...

— Un poste quoi ?!

— Même ton poste de secrétaire juridique, tu es incapable de le tenir !

— Maman, tu ne vas pas me prendre la tête pour un dimanche soir arrosé !

— Au bureau, je t’ai déjà dit de ne pas m’appeler maman.

— Oh ! Toutes mes excuses, Maître Clark ! ironisé-je en appuyant toutes mes syllabes.

Qu’elle arrête de m’énervé, car ma nausée reprend du service. Tandis qu’elle débite ses reproches habituels, je pince les lèvres pour me contenir. J’inspire, j’expire. Même l’air frais de ce mois de janvier londonien ne m’est guère salubre. Ma tête bourdonne de plus en plus et j’ai l’impression d’embarquer pour un nouveau manège à sensation : la centrifugeuse. Des deux mains, j’agrippe les accoudoirs de mon siège afin de m’aider à me remettre sur mes échasses. D’ailleurs, le port d’escarpins devrait être prohibé lors de toute soirée arrosée : trop dangereux.

— ... Maddie ? Maddie ? Ça ne va pas ?!

May day ! May day ! Aux derniers mots qui parviennent jusqu’à mon cerveau, j’oscille la tête de droite à gauche tout en tentant une manœuvre désespérée de

repli vers les toilettes. Je réussis à mettre trois pas mécaniques l'un devant l'autre, mais me prends le pied au quatrième pas dans ce putain de tapis de luxe en peau de couilles retournées qu'affectionne ma mère. Goûts de chiotte ! Impossible de réagir. Mon cœur se soulève tandis que je retombe de tout mon long sur la carpeppe dans un bruit sourd. K.O. Ma joue claque tellement fort sur le sol que la sensation qui s'ensuit me semble parfaitement apaisante. Tous les effets indésirables dus à l'alcool s'évaporent sur l'instant. Encore un peu et je poserai la tête pour piquer un petit somme.

— Maddie !

Au timbre perçant de la voix de ma mère, mes doigts se crispent sur le tapis, et je sens sous mes mains une matière chaude et humide. Oh non ! Si c'est ce que je crois, je viens de signer ma condamnation. Un demi-tour dans le couloir de la mort s'avère impossible.

Est-ce désormais la peine de promettre que je ne boirai plus ?

PRESQUE À L'ÉTAT SAUVAGE

CHAPITRE 2

MADDIE



— MAD, t'as pas fait ça, quand même ? me demande Brian de derrière le bar, avec le plus grand sérieux.

Les tempes toujours bloquées en étau entre mes paumes, je me bascule d'avant en arrière en emportant le palmier de cheveux sur le sommet de ma tête dans mon mouvement frénétique. À chaque oscillation, je me cogne le front sur le comptoir sans ressentir aucune douleur.

— Bah bien sûr que j'ai fait ça ! Tu sais bien que je ne fais rien à moitié ! éructé-je d'un ton sarcastique.

Mon meilleur ami essaie d'étouffer un rire, sans succès. Je relève aussitôt la tête et le fixe de mes yeux noirs telles deux mitraillettes prêtes à tirer des rafales.

— Parce que tu trouves ça drôle ?!

— Franchement ? Oui, carrément. J'imagine bien la mère Clark avec des yeux de merlan frit en voyant sa chère et précieuse petite fille dégobiller sur son tapis persan.

— Vas-y, je t'en prie, remue le couteau dans la plaie. Tu ne crois pas que j'ai assez morflé pour la journée ? Et puis, tout ça c'est ta faute !

— Tu plaisantes ?

— Pas du tout, décrété-je les bras croisés et la bouche pincée, droite comme la Justice sur mon tabouret. Si tu ne m'avais pas resservie toute la soirée, ça ne serait jamais arrivé !

— Mais ! C'est toi qui me l'as demandé, s'insurge Brian les mains en l'air pour se dédouaner de mes accusations.

— Salut ! Une bière s'il te plaît, demande le gars accoudé au bar à côté de moi.

Je pivote la tête machinalement dans sa direction. Bien qu'il arbore une belle gueule, ce con interrompt notre conversation. S'il croit en plus que je vais lui rendre son sourire dentifrice, mes traits figés devraient suffire à lui faire comprendre de prendre son verre et dégager.

— Salut, me lance-t-il en attendant sa commande.

Je fixe les bouteilles dans les vitrines sans détourner le regard ; je ne suis pas d'humeur aujourd'hui.

— Salut, insiste l'inconscient.

Blasée, j'expire tout l'air de mes poumons sans aucune finesse et dévie vers lui. Je reluque de haut en bas le spécimen qui s'offre à moi. Ce mec est une vraie gravure de mode : visage parfait, une ligne de mâchoire carrée et ombrée comme je les aime. Le mâle à l'état pur. Ses iris à la couleur pain d'épices pétillent de malice. Il porte un t-shirt noir qui met en valeur une plaquette de chocolat à croquer et une paire de biceps sur lesquels je

n'aurais jamais craché, mais pour une fois, je n'ai pas le cœur à ça.

— Bon, écoute, je vais te faire gagner du temps. Laisse tomber, c'est pas le jour...

— Mauvaise journée, conclut-il sans se départir de son fichu sourire.

— Voilà, c'est ça ! cinglé-je.

— Bonne soirée, nous lance-t-il en récupérant sa bière et en adressant un sourire appuyé à mon ami.

Pourquoi Brian le suit-il des yeux jusqu'au bout de la salle ? Qui plus est avec un sourire remontant jusqu'aux oreilles ? J'ouvre la bouche et lui montre du doigt, sans discrétion aucune, le gars qui s'éloigne.

— Canon, n'est-ce pas ? m'interroge le barman.

Merde. Je manque de plus en plus de perspicacité. Les étoiles dans le regard de Brian auraient dû me mettre la puce à l'oreille.

— Il n'avait d'yeux que pour toi, rajouté-je avec une pointe de culpabilité, de honte aussi...

En tant que meilleure amie, je suis vraiment nulle : trop centrée sur mon nombril. Ce mec ne s'intéressait pas à moi. Qu'est-ce que je croyais ?!

The Kids aren't alright de The Offspring retentit à travers les enceintes. Emporté par l'ambiance, Brian se secoue au rythme de notre hit pop punk préféré. Le lundi soir le Dark Angel est souvent désert. Les fêtards se remettent de leurs frasques du week-end. Les fauteuils au style baroque recouverts de velours noir sont presque tous vides, laissant apparaître les paires d'ailes blanches qui ornent leurs dossiers. Le mariage idéal entre l'ange et le

démon, le noir et le blanc. Ce contraste me caractérise assez bien : une princesse rebelle, l'anomalie engendrée par mes parents dans leur monde si parfait, la touche rock'n'roll déjantée en trop.

J'aime cette ambiance plus intimiste du lundi soir, d'autant que Brian et moi en profitons pour discuter, contrairement à la fin de semaine lorsque le bar est blindé et qu'il n'a pas une seconde de répit.

— Tu devrais rentrer te reposer, me propose-t-il soudain.

— Je n'ai fait que ça toute la journée... D'ailleurs, je t'ai dit que ma mère m'a prévenue qu'elle me décomptera ma journée ?

— Mince, ton compte en banque n'est déjà pas au mieux de sa forme.

Mon meilleur ami grimace, comprenant tout à fait ce que cela signifie pour moi.

— Ne t'inquiète pas, le rassuré-je. J'aurai de quoi payer ma part du loyer, mais pour le reste, ça va devenir difficile. Je vais devoir me restreindre sur certaines choses.

— Et puis tu as déjà bien assez de paires d'escarpins comme ça, me reconforte-t-il.

— C'est surtout que je ne pourrai plus venir au bar aussi souvent.

La bouche en coin, je resserre ma queue de cheval. Ma tronche ne doit pas être prodigieuse, vu que mon ami se sent obligé de rajouter :

— T'inquiète, le patron ne se rendra pas compte si j'omets quelques notes sur ton ardoise. Et puis, tu as déjà bien assez contribué au chiffre d'affaires comme ça...

Ses tentatives pour me remonter le moral me font sourire, mais au fond cette situation me mine. Bien que nous résidions à Camden, le quartier des punks et des *rocks stars* de Londres, le loyer de notre petite maison rose nous coûte une vraie fortune. Sur les deux-mille livres de mon salaire minable, la moitié y passe. Sans colocataire, je ne serais même pas en capacité de me loger, car la vie à laquelle on m'avait destinée dans cet univers de culs serrés, non merci ! Alors quitte à choisir, je préfère galérer que de subir ces gens dont la préoccupation majeure se traduit par le fric et les apparences. Et puis, même si elle ne me le dit pas, je ne supporte plus de lire dans les yeux de ma mère la responsabilité du décès de papa qu'elle m'impute, et le jugement qui va avec. La journée au travail, c'est déjà bien assez !

Je regarde l'écran de mon portable qui m'indique 22 h 30 et attrape mon Perfecto noir. Brian a raison, si je veux ne pas mettre davantage en rogne la Reine Mère, je ferais mieux de rentrer me coucher. Demain, je vais devoir faire profil bas et tenter de me racheter auprès de ma patronne et ça promet de ne pas être une mince affaire.

PRESQUE À L'ÉTAT SAUVAGE

CHAPITRE 3

MADDIE



CE MARDI MATIN est un peu un second départ pour mon début de semaine quelque peu chaotique. Cette fois, j'ai bien l'intention de ne pas le rater et de tenter de rattraper un tant soit peu les choses avec ma mère. Une fois de plus, je n'ai pas été pour elle la fille souhaitée. Mon père me manque, car même s'il avait la même ambition pour moi il savait tempérer sa femme, et moi avec. Son absence laisse une déchirure dans notre relation mère-fille : une véritable gangrène que j'espère nous réussirons à arrêter avant qu'il ne soit trop tard.

Devant le miroir de la salle de bain, je m'observe en détail. Bien que j'aie décalé mon réveil plus tôt, les traces noires qui encerclaient mes yeux ont disparu. Mon teint aussi a retrouvé une couleur plus normale. Néanmoins, je décide de faire un effort et de me maquiller. La couleur de mes iris étant déjà foncée, je renforce le contour de mes

yeux au khôl noir et rajoute une touche de mascara. Pour accentuer mon effet bonne mine, j'ajoute une couleur orangée sur mes pommettes. Je souris au miroir, satisfaite du résultat. Je ne rajoute rien. Surtout pas de rouge à lèvres, qui risque de me faire ressembler à un camion de pompier. Afin de parfaire mon apparence, je plonge mes doigts dans mes cheveux châains qui m'arrivent sur les épaules. Mon carré long est complètement raplapla. Je branche mon fer à friser pour y glisser quelques boucles et en deux temps trois mouvements, j'arbore un superbe *brushing wavy* à la mode.

Toujours en sous-vêtements, je file dans ma chambre sur la pointe des pieds pour m'habiller. En lieu et place de mon jean slim fétiche adoré, j'opte pour la jupe crayon sobre et fade couleur pollution que m'a offerte maman au dernier Noël, à moins que ce soit il y a deux ans... Enfin bref, je ne sais plus étant donné que je ne l'ai jamais mise. Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire ! Pour abandonner mes fringues habituelles, c'est dire si j'ai des choses à me faire pardonner. Et puis crotte, ce n'était qu'un tapis. À dix-mille livres certes... J'assortis ma jupe avec un t-shirt blanc sans aucun message vulgaire ou déplacé et enfile mon Perfecto. Il ne faut quand même pas pousser. Dans l'entrée, j'attrape une énorme écharpe en laine rose fuchsia et la coordonne à mes escarpins vernis de même couleur. La touche pop pour rehausser l'ennui de ma tenue. Je ne prends pas le temps d'un dernier regard dans le miroir que je me trouve déjà dans la rue.

La grande bouffée d'air frais qui me refroidit jusqu'au

fond de ma petite culotte me rappelle la saison en un éclair. L'hiver n'est pas ma période favorite : je hais le froid. Aussi, je rentre la tête dans mes épaules et resserre les pans de mon énorme écharpe pour m'en préserver. Cette dernière s'avère indispensable quand il fait froid pour pallier le manque de chaleur de mon mini blouson de motard. Les claquements de mes talons retentissent sur le macadam quand j'accélère le pas pour m'engouffrer dans la bouche de métro la plus proche. De Camden direction la City, le centre historique et financier de la ville soit le grand quartier d'affaires de Londres. On change du tout au tout : un peu comme ma vie, il s'agit d'une véritable opposition. Pourquoi suis-je toujours attirée par tout ce qui fait polémique ? Ma bonne fée à moi était certainement une fée rock'n'roll et contestataire. Putain, chez les Clark, elle s'est carrément plantée de berceau !

APRÈS UNE CAVALCADE dans les dédales du métro, je souffle comme un bœuf qui vient de courir un marathon en franchissant les portes vitrées de l'immeuble de grand standing qui abrite les bureaux du cabinet juridique Clark.

— Bonjour, mademoiselle Clark, me lance le réceptionniste. Vous êtes époustouflante ce matin.

— Merci Daniel ! Ouais, j'ai peut-être un truc à me faire pardonner ce matin, alors je fais profil bas.

— Rien de grave ?

Je chasse l'air du plat de la main pour dédramatiser la situation.

— Mais non, j'ai juste dégoûlé sur le tapis de ma mère qui lui a coûté un rein. Le pire...

Daniel élève une main entre nous afin que je lui épargne les détails.

— O.K., je les garde pour moi. Bonne journée, Daniel ! lui dis-je en me dirigeant vers les ascenseurs.

Après tant d'efforts, je jette un dernier coup d'œil dans le miroir pour remettre en place ma chevelure et m'arme du plus beau sourire factice pour franchir les portes du cabinet à 8 heures précises ! Putain d'exploit !

Des voix retentissent déjà à travers la porte du bureau de ma mère. Nul doute qu'elle est déjà en rendez-vous. C'est à se demander si elle est rentrée pour la nuit !

Tandis que j'accroche mes affaires au porte-manteau derrière mon bureau, la sonnerie du téléphone retentit. Aussitôt, je décroche. Faire bonne impression reste ma priorité de la journée.

— Cabinet Clark, bonjour. Que puis-je pour vous ? débité-je d'une traite. Je suis désolée, elle est déjà en rendez-vous. Je lui transmettrai votre message dès que possible.

Le combiné bloqué entre mon oreille et mon épaule, je tape sur les touches de mon clavier avec frénésie afin de lui envoyer un mail au plus vite. Aucune erreur ne sera tolérée. Pas après ma déconvenue d'hier. Dès que je raccroche, j'entreprends de ranger mon bureau et de faire le tri de mes dossiers en suspens, quand la porte qui donne sur l'espace d'accueil que j'occupe s'ouvre sur ma mère tirée à quatre épingles comme à son habitude.

— Bonjour, Maddie, me salue-t-elle de manière très

formelle. Peux-tu nous rejoindre dans mon bureau, s'il te plaît.

Comment ça nous ? Aussitôt je fronce les sourcils, mais n'ai pas le temps de répliquer qu'elle s'est déjà éclipsée. Je n'aime pas ça du tout. Mal à l'aise, je contourne mon bureau et lisse les plis sur ma jupe. Ne sachant pas à quoi m'attendre, j'emplis mes poumons d'air et bloque ma respiration. Peut-être aussi par crainte des relents de mon exploit d'hier. En pénétrant dans la pièce, mes yeux se posent sur le client assis sur l'un des fauteuils face au bureau. Le fameux tapis a disparu, Dieu soit loué. L'homme porte un magnifique costume bleu marine moiré, ajusté près du corps. Ses cheveux bruns sont impeccablement coiffés. Un instant, je bloque. Pourquoi ma mère me convoque-t-elle en présence de quelqu'un ? Je lance un regard vers elle afin de comprendre, mais son regard est fuyant. Qu'est-ce qui se passe, ici ?

Les poings vissés sur les hanches, je reporte mon attention sur l'homme, et... oh putain ! Putain de bordel de merde ! Je manque de défaillir lorsqu'il se retourne. Dites-moi que je rêve !

— Qu'est-ce que tu fous là ? craché-je à l'individu que je ne connais que trop bien.

— Maddie ! tente de me tempérer maman.

— Bonjour Maddie ! lance-t-il avec une assurance outrageuse.

— Dégage !

— Enfin ! Maddie ! s'égosille ma fourbe de mère avec sa voix de crécelle.

— Je te conseille de sortir de ma vue avant que je ne te

fasse ravalier tes couilles, tes dents et tout ce qui dépasse. Tu as un sacré culot...

— Quel accueil ! Cela dit, je n'en attendais pas moins de toi. Toujours un tempérament de feu à ce que je vois. Ma chère Amélia, s'adresse le connard de première à ma mère, je vous laisse le soin de l'organisation, et surtout la mise en place de la mission. Tenez-moi informé.

Escorté par mon regard de tueuse, il se lève avec son sourire à la con. Les cinq années depuis que je ne l'ai vu lui ont conféré un côté plus homme. De minuscules stries habillent le pourtour de ses yeux. Sa confiance en lui est devenue outrancière comme en témoigne le sourire impeccable qui grandit sur son visage rasé au millimètre. Tout chez lui n'est que perfection et contrôle, il est d'un chiant à mourir. Tandis qu'il se dirige vers la sortie, il s'arrête une fois à ma hauteur.

— Toujours aussi ravissante, me souffle-t-il.

À son approche, mes paupières se ferment. Son parfum enivrant emplit mes narines et déclenche en moi une vague de souvenirs excitants. J'imagine ses mains sur mon corps et... Mais qu'est-ce qui me prend ! Ma culotte prend feu à cause de réminiscences liées à une simple odeur d'*after-shave* ! Tu vas voir si je suis faible !

— Toujours aussi sûr de toi ! Dans ce cas, je ne te montre pas le chemin !

Sa mâchoire se contracte, certainement déçu de l'effet qu'il n'a pas eu sur moi. Enfin, qu'il a eu, mais que je n'avouerais pas.

Quand la porte claque, je me retourne vers la traîtresse avec un masque de colère. Mon cœur bat à cent à l'heure

et ma poitrine paraît au bord de l'implosion. Je resserme mes poings si fort que mes ongles pénètrent dans mes paumes. La douleur m'aide juste à me concentrer sur mes émotions pour ne pas partir en vrille.

— Mais bon sang, qu'est-ce qu'il t'a pris de traiter avec Liam Byrne !? Mon connard d'ex-fiancé qui m'a plaquée comme une merde ! m'insurgé-je les mains en l'air.

— Assieds-toi, soupire-t-elle.

— Non ! Comment veux-tu que je m'asseye après ce que je viens de voir ! Après *qui* je viens de voir ! Tu es ma mère, enfin ! N'est-ce pas ton rôle d'être de mon côté, au moins une fois dans ta vie ?!

Je demeure incapable de décrypter les émotions sur le visage de ma mère. Alors, avec la plus grande difficulté du monde, je la boucle pour quelle me fournisse son excuse, qui, putain de bordel de merde, a intérêt d'être valable !

— Nous n'avons pas le choix, avance-t-elle les doigts entrelacés et les lèvres plus pincées que jamais.

Elle marque un temps d'arrêt comme si elle avait besoin de chercher ses mots.

— Depuis la mort de ton père, je n'arrive malheureusement pas à traiter seule suffisamment de dossiers pour maintenir un chiffre d'affaires qui nous permette de vivre et faire tourner le cabinet. Et puis ce n'est pas ton aide qui nous permet de nous sortir de l'impasse dans laquelle on se trouve, déclare-t-elle en dardant sur moi un regard plein de reproches. La rénovation de la tour a engendré un certain nombre de charges que je n'arrive pas à amortir.

— Nous n'avons qu'à déménager, proposé-je.

— Impossible, nous mettrions la notoriété du cabinet en péril. Nos clients auraient aussitôt la preuve de notre fragilité financière et risqueraient d'hésiter à continuer de nous confier leurs affaires. Nous sommes au pied du mur. Si nous ne trouvons pas un moyen de regonfler la trésorerie au plus vite, nos perspectives vont se réduire à peau de chagrin.

— Et qu'est-ce que Liam vient faire dans cette histoire ?

— Tu sais comme moi qu'il a pris la tête de l'entreprise de son père depuis deux ans. Equity London Investment a doublé ses parts de marché depuis qu'il en a repris la gestion. Le contrat qu'il me propose est inespéré... Et j'ai accepté... lâche-t-elle. Cette révélation à l'effet d'une bombe sur une foule en délire.

Oui, la foule en délire, c'est moi, ou plutôt ce que je ressens à l'intérieur. Calme-toi, Maddie. Péter un câble maintenant ne servirait à rien, sauf peut-être à me soulager un tant soit peu de cette pression qui me comprime la poitrine.

— Accepté quoi, exactement ? m'informé-je les dents serrées, en restant cramponnée à mon siège.

— L'entreprise de Liam investit dans un projet international de grande envergure. Elle projette la construction d'une ligne ferroviaire qui reliera l'Europe à l'océan Arctique via la Finlande. Cette nouvelle route commerciale intéresse d'ores et déjà l'Inde, la Russie et la Chine qui ainsi pourront accroître leurs volumes d'exportations. Les enjeux sont colossaux. Le projet à lui seul représente quatre milliards de dollars !

— Je ne vois toujours pas ce que l'on vient faire là-dedans ?!

— Le projet est en suspens. À la suite de virulentes contestations de la part des peuples autochtones de Laponie, le gouvernement finlandais a ordonné aux investisseurs de leur présenter un rapport relevant la prise en compte des aspects environnementaux. Le projet doit être soumis une seconde fois, avec de vraies solutions pour toutes les parties impliquées. La firme London Equity Investment doit présenter un protocole de médiation avec le peuple sámi et la population locale.

— Et ?

— Et pour ce faire, l'entreprise a besoin d'un premier rapport sur les réelles préoccupations des riverains et des autochtones sámis. Rapport dont nous avons en charge l'élaboration.

— Où ça ?

— En Laponie finlandaise ! Où d'autres ?! s'énerve Amélia.

— Et qu'est-ce que je viens faire là-dedans ?

— C'est toi qui vas t'en charger !

— Quoi ?! Hors de question !

— Malheureusement, tu n'as pas le choix ma fille. Je ne peux plus continuer de te payer sans réel retour. Soit tu y vas, soit tu es virée !

ALORS, convaincu ? Je te réserve un billet pour Rovaniemi ?

SOPHIE CAMUS HOGUET

Pour le départ, ça se passe ICI !



N'oublie pas ton bonnet et ta doudoune !

À très vite !

Sophie

LA SUITE !

Retrouve la suite des aventures de Maddie dans *Presque à l'état Sauvage* sur Amazon en ebook et broché.

Une romance à suspense one shot.



Embarquement immédiat ICI, réservé à ceux qui n'ont pas froid aux yeux !

Vêtements chauds préconisés, évidemment !

À PROPOS DE L'AUTEUR



Romancière amoureuse des grands espaces et assoiffée de liberté. Sophie Camus Hoguet fait de la vie une source inépuisable d'inspiration. Ses envies d'ailleurs la portent et vous embarquent dans ses voyages intérieurs. Des thèmes qui lui sont chers sont le squelette de ses histoires, enrichies par des personnages forts, dans des lieux à couper le souffle.

La romance à suspense et la comédie romantique deviennent peu à peu ses genres de prédilection.

Curieuse et impatiente de vous connaître, elle vous donne rendez-vous sur ses réseaux.

SUIVRE L'AUTEUR

Pour profiter de lectures gratuites comme celle-ci, et me rejoindre par mail, inscris-toi dès maintenant.

Ce lien donne accès à tous mes modes de contact
https://linktr.ee/Sophie_ch_auteure



Contact mail : contact@sophiecamushoguet.fr

Site web : sophiecamushoguet.fr

DU MÊME AUTEUR

Romance suspense :

Presque à l'état Sauvage

Comédie romantique :

Novella gratuite

Le prince charmant n'existe que dans les contes de fées

Roman fantastique :

Hope Miller

Roman Fantaisie-fiction :

La Terre des Conséquences

